

qui sera la femme du prince : mais, de part et d'autre, l'époux ou l'épouse est un être vraiment mystérieux, *caché sous une enveloppe animale*. Le conte égyptien, il est vrai, présente une lacune : il y manque le *brûlement de l'enveloppe*, lequel, dans la forme féminine, cause la disparition de l'épouse-fée ; et certainement ce trait est le trait primitif, et non pas la révélation du secret.

2

Autres formes du type pur

Ce brûlement de l'enveloppe animale figure dans d'autres formes masculines du thème, dans lesquelles manque toute idée, tout vestige du *svayamvara* hindou, et aussi du *tournoi*, de l'*ascension de la montagne de verre* ou du *saut vers le faite*.

Sur ces diverses formes, les remarques du n° 63 de nos *Contes de Lorraine, Le Loup Blanc*, donnent d'assez abondants renseignements, auxquels on ajoutera ceux d'un travail de Reinhold Koehler (*Kleinere Schriften*, I, p. 315 et suiv.). Comme spécimens, nous résumerons deux contes, qui ont pénétré jadis dans la littérature italienne. Fixés par écrit, il y a plus de trois siècles, ces deux contes, chose intéressante, se rattachent respectivement aux deux sous-thèmes examinés ci-dessus sous leur forme féminine : brûlement de l'enveloppe animale *avec conséquences funestes* ; brûlement *avec conséquences heureuses*.

Le premier de ces deux sous-thèmes apparaît dans le conte n° 15 du *Pentamerone* de Basile, déjà tant de fois cité (commencement du xvii^e siècle) :

Une paysanne, très malheureuse d'être sans enfant, voit un jour un beau petit serpent. « Hélas ! s'écrie-t-elle, les serpents eux-mêmes ont des enfants, et moi je ne puis en avoir ! » Le serpent lui dit : « Eh bien ! prends-moi pour enfant. » La paysanne et son mari l'adoptent (1). — Devenu grand le serpent dit à son père adoptif d'aller demander en

(1) Un conte sicilien (Gonzenbach, n° 43) a bien conservé la forme primitive de cette introduction, altérée dans Basile : Une reine sans enfant voit un serpent entouré de ses petits. « O Dieu ! s'écrie-t-elle, combien de petits avez-vous donnés à ce venimeux animal ! Et à moi vous ne donnez pas un seul enfant ! Ah ! si j'avais un fils, fût-ce un serpent ! » La reine devient enceinte et met au monde un serpent. — Une même réflexion est faite, dans de semblables circonstances, par un *roi* (ou un *padishah*) dans un conte arménien (J. Mourier, *Contes du Caucase*, p. 83) et dans un conte turc de Constantinople (Kunos, n° 29) ; ce qui rattache ce trait au folklore oriental.

mariage pour lui la fille du roi. Le roi, qui veut se débarrasser du bon-homme, agréa la demande, mais en posant, par trois fois, des conditions qui paraissent impossibles à réaliser (par exemple, de transformer en or tous les fruits du jardin royal). Tout est exécuté, et le roi se trouve pris au piège. La princesse se résigne à son sort. — Quand le serpent est seul avec elle, il se dépouille de sa peau de serpent et devient un beau jeune homme. Le roi, qui a regardé par le trou de la serrure, a remarqué, en même temps que la beauté de son gendre, la peau de serpent gisant par terre; il force la porte, et entrant dans la chambre avec la reine, il saisit la peau et la jette au feu. « Voilà un beau tour que vous me jouez ! » crie le jeune homme, et aussitôt il se change en colombe et s'envole. La princesse se met à sa recherche et finit par se réunir à lui pour toujours (1).

Ce conte, recueilli dans le pays napolitain, par Basile, — à moins qu'il n'y ait été apporté par lui d'Orient (2), — offre une très grande ressemblance avec un conte indien, faisant partie du livre sanscrit la *Sihâsana-dvâtrîṅgikâ* (les « Trente-deux [Récits] du Trône »), ainsi que l'on peut s'en convaincre en le comparant à ce conte indien, dont nous avons donné l'analyse dans les remarques du n° 63 de nos *Contes populaires de Lorraine* (II, pp. 228-229).

Une différence, c'est que, dans le conte indien, la peau qui recouvre l'époux mystérieux, n'est pas une peau de serpent, mais une peau d'âne. De plus, le conte finit tragiquement, et la jeune femme perd pour toujours son mari, le *gandharva* (sorte de génie), qui retourne chez le dieu Indra. (On se rappelle que, dans des formes féminines indiennes, après le brûlement de sa peau de guenon, la parî s'envole vers le « Pays des parîs » et la cour de ce même dieu Indra ; mais son mari peut aller l'y rejoindre).

Nous noterons que, dans le *Pentamerone*, la dernière partie du conte (les aventures de la jeune femme à la recherche de son mari), doit encore être rapprochée d'un conte indien (3).

L'autre conte italien, inséré dans les *Piacevoli Notti* de Straparola (II, 1) vers le milieu du xvi^e siècle, donne le second sous-thème :

(1) Dans un conte serbe (Vouk n° 10), où l'époux-serpent est le fils d'une impératrice, cette dernière, ayant obtenu de sa bru la révélation du secret, s'entend avec la jeune femme pour brûler la peau du serpent. Et le serpent disparaît.

(2) Au sujet de Basile et des contes tures qu'il aurait entendu raconter en Crète, nous ne croyons pas pouvoir être aussi affirmatif que feu M. Victor Chauvin. (Voir notre étude *Les Mongols etc. Revue des Traditions populaires*, septembre 1912, p. 403 ; — 48-49 du tiré à part).

(3) En s'envolant sous forme de colombe, l'époux-serpent du *Pentamerone* se blesse aux éclats d'une vitre qu'il brise, et ce trait rattache notre thème à un autre thème, également indien, dans lequel la jeune femme non seulement retrouve son mari disparu, mais réussit à le guérir de blessures causées par des fragments de verre. (Voir encore les remarques de notre n° 63, II, pp. 222-223).

Une reine n'a pas d'enfant. Trois fées lui promettent en songe un fils; mais ce fils naîtra avec une peau de porc (1), et il ne sera délivré que quand il aura épousé trois femmes (*sic*). Devenu grand, le prince-porc veut se marier. La reine décide une femme pauvre à lui donner l'aînée de ses trois filles. La nuit des noces, le prince-porc entend la jeune fille se dire à elle-même qu'elle le tuera, quand il sera dans le premier sommeil. C'est elle qui est tuée. Le prince-porc tue également la cadette des trois filles, qu'il a épousée après l'aînée. Mais la troisième se montre si aimable, que son mari la prend en grande affection, et bientôt, après lui avoir fait promettre le secret, il se dépouille devant elle de son enveloppe animale et apparaît sous la forme d'un charmant jeune homme.

La jeune femme, ayant eu un bel enfant, ne peut plus se taire, et elle révèle tout à la reine. Le roi et la reine entrent pendant la nuit dans la chambre de leur fils, et le roi, plein de joie, fait mettre en pièces la peau de porc. Et tout se termine pour le mieux.

Arrêtons-nous un instant, dans ce conte littéraire, sur un passage où le thème primitif a été très affaibli, le passage qui présente comme un cas de légitime défense le cas du « prince-porc », tuant ses deux premières femmes : affaiblissement que, du reste, il ne faut pas attribuer à un remaniement du rédacteur italien, car même chose se rencontre dans un conte de la Basse-Bretagne (Luzel, I, p. 295), lequel ne dérive certainement pas du conte de Straparola (avant leur mariage avec l'Homme à la tête de poulain, les deux premières jeunes filles ont dit en public qu'elles se débarrasseraient de lui au plus vite, et il les a entendues).

Un conte turc de Constantinople (Kúnos, n° 29), qui fait lien avec l'Orient, a conservé au thème toute sa sauvagerie. Ce n'est nullement pour se défendre que le prince-dragon tue les jeunes filles auxquelles on le marie : c'est par pure férocité native. Déjà, quand la sultane, sa mère, était pour le mettre au monde, il a tué toutes les sages-femmes, et, plus tard, quand il veut se faire instruire, tous les *hodjas*, ses maîtres. Dans ces trois circonstances (naissance, instruction, mariage), seule a été épargnée une jeune fille que sa marâtre a envoyée au palais pour la perdre, et à qui sa défunte mère, du fond du tombeau, a enseigné ce qu'elle devait faire. Tous ces traits, parfois isolés, se rencontrent, non adoucis, dans des contes européens de ce type (contes siciliens : Gonzenbach, n° 43 ; Pitrè, n° 56 et var. ; — conte piémontais du Montferrat : Comparetti, n° 66).

(1) Madame d'Aulnoy, dans son *Prince Marcassin*, imitation du conte de Straparola, a substitué noblement un sanglier au *porco* de l'original.

Les contes siciliens et le conte turc ont, non point la peau « mise en morceaux » du conte de Straparola, mais la peau jetée au feu.

Nous avons renvoyé aux remarques de notre conte de Lorraine n° 63 pour une forme indienne de ce brûlement *avec conséquences funestes* ; nous renverrons à ces mêmes remarques (II, p. 228) pour un autre conte indien, *Le Prince Singe*, présentant une forme de ce thème *avec conséquences heureuses* (1).

3

La « fable de Psyché »

Revenant une dernière fois sur les remarques de notre conte de Lorraine n° 63, nous rappellerons que nous y avons, ce nous semble, établi solidement un fait, l'étroite parenté qui relie à la famille de contes dont il s'agit ici, cette « fable » de *Psyché* qui, au second siècle de notre ère, fut mise par le rhéteur africain Apulée dans son livre des *Métamorphoses*. Si, dans ce livre, l'époux mystérieux, — le *vipereum malum*, auquel le roi, père de Psyché, a été forcé de livrer sa fille, — n'est qu'un serpent métaphorique, l'Amour, le cruel Amour, nous avons montré que le vieux conte, costumé à la mythologique par Apulée, devait être tout différent sur ce point : là, comme dans les contes originaires directement ou indirectement de l'Inde, cet époux était certainement revêtu, pendant le jour, d'une peau de serpent, qu'il dépouillait, la nuit venue.

Mais, répétons-le, le récit d'Apulée a changé tout cela. Exposée par ordre d'un oracle sur un rocher, Psyché est transportée par Zéphyre dans un magnifique palais, où elle est servie par des êtres invisibles. Là, chaque nuit, elle aura la visite d'un mari que sans doute elle ne pourra voir, mais dont elle entendra la voix et que ses mains pourront toucher (*namque, præter oculos, et manibus et*

(1) Les deux contes indiens donnent, chacun, une explication de la naissance du héros avec enveloppe animale. Dans le premier, le *Gandharva* est un être supérieur, le gardien de la porte du dieu Indra, et c'est en punition de ses fautes qu'il a été condamné à renaître sous forme d'âne. — Dans le second, un roi, sur le conseil d'un vieux fakir, remet sept mangues à ses sept femmes, dont aucune n'a d'enfant. Tout est mangé par six d'entre elles, et il ne reste à la dernière qu'un noyau, qu'elle avale. Et c'est pour cela que le fils qu'elle met au monde, n'est pas un enfant ordinaire, comme ceux des six autres femmes, mais un enfant ayant l'apparence d'un singe.